L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 12 JUILLET 1884. 57ème Année.

Dufour, Donnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

SAMEDI, 12 JUILLET 1884

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Ventes à la Bourse d'Encan Arcade rue Magazine, entre la rue Gravier et Natchez Alley.

PAR LE SHERIF—Un grand nombre de terrains et de propriétés améliorées dans les différentes parties de la ville et dont l'énumération serait trop longue; pour plus de détails voir aux annonces de la seconde page.

PAR B. ONORATO—Propriété bien située dans le Premier District, coin des rues Magazine et Melpomène. Propriété qui augmente de valeur dans le Sixième District, sur la rue Tchétdaoc, entre Annonciation et Chippewa.

PAR W. I. HODGSON—Jolie résidence cottage, à deux corps de logis, au coin des rues Première et Constance.

Ventes qui ont lieu ce jour, à la Bourse d'Encan St Charles, rue St Charles.

PAR JAS. P. GUINAULT—Portion de terre sur le chemin de Gentilly, près de la station du Railroad Pontchartrain.

PAR HOEY & O'CONNOR.—Propriété améliorée sur la rue Magazine.

La vente du contenu du magasin de tabac, No. 25 rue Decatur, coin Douane, dans l'affaire de F. E. Sarrazin et Krebs contre leurs créanciers, se continuera sur les lieux samedi, 12 du courant, à 10 heures et demie a. m., par le ministère de J. V. Gourdain, encanteur. La vente est positivement sans limite.

La France et l'Exposition de la Nouvelle-Orléans.

Nous ne connaissons rien, en ce moment, qui préoccupe les esprits plus vivement et à plus juste titre, que l'Exposition qui va s'ouvrir, chez nous, les premiers jours de décembre.

Où en est-elle? Les bâtisses seront-elles achevées à temps? Et quelles sont ses chances de succès?

Telles sont les questions que l'on entend se reproduire, à chaque instant, sur tous les tons et dans toutes les langues.

Nous devons ajouter que l'on se heurte, tous les jours, à une foule d'incrédulités de connaissances et d'intelligence, en dénigrant, en rapetissant tout ce qui se fait ici.

—Ah! si cela se passait, ailleurs, à Philadelphie, par exemple, passe encore; mais à la Nouvelle-Orléans, à plus de deux mille lieues de l'Europe, à une distance effrayante de New-York, de Boston, à l'extrémité sud des Etats-Unis, dans un Etat à moitié désert, fi donc!

Eh bien, n'en déplaise aux critiques des uns, aux plaisanteries des autres, notre Exposition réussira, le succès en est déjà assuré, non-seulement au point de vue des Etats-Unis et de l'Amérique Centrale, mais aussi au point de vue de l'Europe. Ce sera une belle et bonne Exposition Universelle, dans le sens le plus large de l'expression.

Quant aux travaux—il faut qu'on le sache—ils sont beaucoup plus avancés, aujourd'hui, à quatre mois de distance de l'ouverture, qu'ils ne l'étaient à Philadelphie en 1876.

Nous n'inventons rien, nous ne hasardons rien; nous ne faisons que répéter les déclarations officielles, résultat de la constatation des faits.

Quant aux demandes d'emplacements, elles sont bien plus considérables à l'heure qu'il est, à la Nouvelle-Orléans, qu'elles ne l'étaient à Philadelphie quatre mois et demi avant l'inauguration du Centenaire de l'Indépendance.

Nous n'ignorons pas que ce qui a fait la popularité, si précoce, si inattendue, de notre Exposition, c'est le choix merveilleux du terrain, sur les bords du Golfe du Mexique, à distance presqu'égale des Antilles et de cette Amérique Centrale appelée à devenir le foyer de tout le grand commerce interocéanique, et des marchés de laquelle toutes les nations maritimes—les Etats-Unis plus que les autres encore—cherchent anxieusement à s'emparer. C'est bien là, en effet, tout ce qu'on a vu, dès l'abord, dans cette entreprise.

Mais, avec leur immense bon sens, la rare intelligence qu'ils ont de leurs intérêts matériels, les Etats-Unis—ceux du Nord, surtout—ont vite compris qu'il ne suffisait pas de l'exposition des matières premières de l'Amérique Centrale et du Mexique, ainsi que de leurs propres produits manufacturés, pour donner à cette solennité industrielle la popularité qu'elle avait besoin d'acquérir, à l'étranger, pour forcer la foule des économistes, des industriels, des capitalistes, des rédacteurs de la Presse, à répondre à leur appel; aussi l'administration de Washington a-t-elle immédiatement conçu le dessein de donner à l'entreprise un caractère national; elle a offert les collections de ses ministères et de ses musées; elle a invité les Etats et les territoires à exposer; elle a fait appel au Congrès, et l'a prié de voter d'importants crédits, et le Congrès a accordé libéralement et sans hésitation, tout ce qu'on lui a demandé, bien persuadé que s'était de l'argent placé à gros intérêts, et que l'Union entière, Nord et Sud, avait à gagner immédiatement à ce déploiement de splendeurs, à une exposition complète de toutes les curiosités historiques, scientifiques, artistiques et littéraires du pays. C'est là le secret des étonnants succès obtenus par le directeur général. Assurément M. Burke a déployé une habileté, une activité, une connaissance merveilleuse des hommes, mais en dépit de ses efforts, il eût échoué si l'idée qu'il préconisait n'avait pas été parfaitement juste, si la cause qu'il défendait, n'avait pas été grande et profondément utile au pays.

Restait la question du caractère d'universalité à donner à cette belle entreprise. Ici, le rôle des nations étrangères est, commençait, nous devons le dire avec une vive satisfaction, c'est la République Française qui, la première de toutes, a demandé de prendre part à l'Exposition, a nommé un commissaire pour la représenter.

Or cet que son choix est tombé sur notre Consul Général, M. le Vicomte d'Abzac, qui, à partir du jour de sa nomination, n'a cessé de déployer un zèle exemplaire. Par ses soins, il a été nommé, dans le Bureau de Direction, un comité spécial chargé de s'entendre avec les Consuls étrangers sur les moyens d'activer la participation de leurs nationaux à notre grande fête. Hier même, a eu lieu la première conférence; et, avant longtemps, nous entendrons parler des mouvements provoqués par les membres du Corps Consulaire, dans les différentes parties de l'Europe, en France, notamment, et en Italie; car l'Italie vient en second rang, et elle a déjà nommé son commissaire et son sous-commissaire.

La France sera largement, brillamment représentée, nous en avons la ferme confiance, et nous pourrions en donner plus d'une preuve. Déjà, un comité, Franco-Louisianais est constitué à Paris afin d'accélérer la coopération des commerçants, des industriels, des grandes maisons de commission; des efforts incessants sont faits, pour obtenir une riche collection d'œuvres d'art provenant, soit des musées du Gouvernement, soit des galeries des amateurs, soit des ateliers des artistes.

Un des journaux les plus influents, les plus répandus de France—le *Temps*—se charge, spontanément, de jouer en quelque sorte le rôle d'organe officiel, en France, de l'Exposition Universelle de la Nouvelle Orléans, et de propager, dans le pays, tous les documents qui peuvent intéresser les exposants français.

Autre fait aussi important, et dont nous devons faire honneur autant à la courtoisie du Bureau de Directeurs, qu'à l'activité du Consul général de France. 100 abonnements à des journaux franco-Américains ont été pris, au nom de la Direction; ils vont courir jusque vers la fin de l'Exposition. Ils seront immédiatement envoyés, chaque jour, et gratuitement, aux principales chambres de Commerce de France, aux sénateurs, aux députés les plus influents et les plus compétents en pareille matière, ainsi qu'à plusieurs grandes maisons de commerce entretenant ou étant susceptibles d'entretenir d'importantes relations d'affaires avec les Etats-Unis, en général, et la Louisiane, en particulier.

C'est avec bonheur que nous publions ces détails. Ils prouvent que la France a, dès le commencement, compris le rôle qu'elle avait à remplir dans une Exposition comme la nôtre. Elle devait être la première des nations à se faire représenter. Elle y était forcée, et par la grandeur des souvenirs qui la rattachent à ce pays, et par la similitude des institutions qui en font deux républiques-sœurs.

Les candidats démocrates à la Présidence et à la Vice-Présidence de Etats-Unis.

Grover Cleveland, que la Convention du parti démocrate national a nommé, hier, son candidat à la Présidence, est le gouverneur actuel de New-York. Il doit la haute position qu'il occupe, la grande influence qu'il exerce, la popularité dont il jouit, plus encore dans les Etats de l'Union que dans celui qui l'a élu son premier magistrat, enfin, l'insigne honneur qui vient de lui être fait par l'assemblée de Chicago—aux splendides capacités que ses adversaires les plus acharnés n'ont jamais osé mettre en doute, à son indomptable énergie, au courage héroïque qu'il a montré en présence des factions et des coteries dangereuses.

Il est né au New Jersey, en 1837, et ne doit qu'à lui seul ce qu'il est aujourd'hui. Sa carrière de réformateur—carrière qui l'a porté, en bien peu d'années, au rang des sommités de l'Union américaine—a commencé en 1874, époque où la ville de Buffalo, républicaine par une forte majorité, l'appela aux fonctions de maire. Il accomplit sa mission avec une habileté et un succès tels, que quand la Convention démocrate de New-York se réunit pour désigner un candidat au poste de gouverneur, le parti le nomme par acclamation. Il fut élu à la majorité de 192,000, la plus extraordinaire qu'ait jamais obtenue un candidat dans le pays.

Bien avant le jour fixé pour l'assemblée des délégués à Chicago, il était facile de voir qu'il était le choix de la plupart des Etats, et le résultat du très petit nombre de ballottages qui ont eu lieu, a donné raison à ceux qui comptaient sur un triomphe immédiat.

L'opposition qu'il a rencontrée dans la Convention — elle a été tumultueuse, implacable—est venue des partisans de M. John Kelly, chef des Tammanistes, M. Kelly a voulu, comme dans beaucoup d'autres circonstances, imposer sa volonté à l'assemblée et l'effrayer par de sinistres prédictions, mais la Convention a résisté à la volonté, a fermé l'oraole aux prédictions, et passé outre.

Si les électeurs de New York ont réellement trouvé dans Cleveland l'homme qu'ils ont vainement cherché depuis qu'ils ont eu le bonheur d'avoir Tilden pour gouverneur; si la classe honnête du peuple des Etats-Unis souhaite, aussi ardemment qu'elle le proclame, la fin de la corruption et le retour des belles années de la République—la perte du vote de la ville impériale—en supposant que M. Kelly puisse disposer de ce vote à son gré—n'empêchera par l'élection du candidat démocrate.

Passant du porte-étendard à l'énoncé de principes, à la *plateforme*, nous dirons que celle-ci nous semble offrir les garanties nécessaires. Nous pensons qu'elle n'aurait pas été acceptée par la nation sans une promesse solennelle de faire disparaître les abus qu'une protection inutile a amenés, des impôts oppressifs et pernicieux, et sans une protection amplement suffisante à toutes les industries qui en ont besoin.

Le règne du libre-échange quand même n'est pas encore arrivé aux Etats-Unis, quelle que soit l'assurance avec laquelle on le prétend, et les théoriciens comme MM. Carlisle et Morrison, en dépit de leur incontestable talent, n'arriveront pas de longtemps au pouvoir.

L'honorable Thomas A. Hendricks, en acceptant la candidature à la Vice-Présidence, a, croit-on, mieux agi que l'honorable Samuel J. Tilden, qui, ajoutent les désappointés, aurait dû se rendre au vœu unanime des conservateurs de l'Union; mais on ne discute guère les opinions d'hommes tels que M. Tilden. Les Américains ont, néanmoins, l'occasion de protester, en partie, contre l'acte inqualifiable de 1876.

Le Sénat de la Louisiane a décidé, hier, à huis clos, d'ajourner au mois de décembre prochain la considération des plaintes formulées contre le juge Fonblanque.

Le gouverneur convoquera une session extraordinaire du Sénat.

Sur le mouchoir.—Les meilleures extraits anglais et français peuvent être égaux en qualité, mais bien supérieurs à ceux-ci comme suavité et durée est l'eau Florida de Mura & Lanman; elle rénait l'arôme riche de ces parfums à une fraîcheur et permanence qui lui sont propres. A cette classe nombreuse de personnes délicates dont les nerf se laissent afficher par les forts senteurs des extraits européens, l'eau Florida véritable vient avantageusement les remplacer.

PAUL MORPHY.

Il semble que tout s'altère,
Se traîne, expire ou s'abat,
Et qu'il reste de la terre
Ce qui reste d'un combat.

VICTOR HUGO.

PAUL MORPHY, que le Jeu d'Echecs a illustré et qui a illustré le Jeu d'Echecs, tant il y a jeté d'éclat, éclat qui fit pâlir même le rayonnement des Philidor et des Labourdonnaye, PAUL MORPHY est mort.

A l'heure où je prends la plume pour lui rendre un hommage mérité, le télégraphe a certainement porté la funèbre nouvelle à tous les coins du globe, car celui qui vient d'être emporté dans la tombe, avait conquis une réputation universelle; il fût une illustration dans sa ligne; il fût mieux encore, il fût un phénomène.

Et qu'on ne pense pas que ce mot vient naturellement à mon esprit, soit une exagération.

Non, il est, au contraire, d'une justesse rigoureuse, et en l'employant ici je ne fais d'ailleurs qu'un emprunt à infiniment meilleur juge que moi.

En effet, et le souvenir m'en est resté bien présent, c'était à Paris en 1859. On y était encore en plein émerveillement de la tournée toute triomphale qu'avait faite, là et en Angleterre, Paul Morphy, deux années auparavant, si j'ai bonne mémoire.

C'est-à-dire qu'à vingt ans à peine il s'était dressé ainsi qu'un invincible, là et partout, au beau milieu des princes, des rois de l'échiquier, étonnés, stupéfiés devant ce jeune homme, qui recherchait, qui défiait les joueurs les plus formidables, allait droit au soleil, pour ainsi parler, en causait l'éclipse, et s'y substituait.

On ne pouvait se lasser de contempler cet inconnu, ce vaillant presque imberbe, qui, au début même de la partie, en face d'un talent reconnu, couronné par mille et un succès, sacrifiait comme dédaigneusement certaines pièces, déblayait largement son terrain, sans hésitation, fièrement, et qui, ces premières positions une fois prises sous l'œil surpris de son adversaire n'y entrevoyant tout d'abord qu'une impuissante bravade, fondait furieusement sur cet adversaire bientôt effaré, traqué, et le brisait sous des coups irrésistibles.

Jamais plus brillant et plus formidable et aussi jeune stratège n'avait manœuvré sur un échiquier. Et ce Paris qui pourtant s'étonne si malaisement, Paris, je le redis, était en plein émerveillement.

J'eus alors la bonne fortune de me rencontrer avec Mr. Prétí, père d'une de nos chanteuses légères le plus distingués, l'un des théoriciens les plus cités, les plus vantés d'alors, en matière d'Echecs, l'auteur enfin d'en *Traité du Jeu d'Echecs*, considéré, accepté comme autorité.

Très fier, on l'imagine, des triomphes sans précédent de mon jeune compatriote, je demandai à M. Preti comment il classait Paul Morphy, et aussitôt de me répondre: On ne classe pas M. Morphy; il a bouleversé la science; il ressort de tout ce qui s'est rencontré jusqu'ici; en manière, ses audaces, ses attaques, ses imprudences même, dirai je, sont entièrement siennes. M. Morphy n'est pas seulement un éblouissant joueur, il est un phénomène.

M. Préti avait raison.

La nature avait voulu qu'il en fût ainsi.

A cet effet elle avait doué exceptionnellement l'enfant né le 22 juin 1837; elle avait doté son berceau d'inappréciables trésors d'intelligence précoce; lucidité radieuse, perception électrique, mémoire stupéfiante, qui non seulement saisissait les faits au vol le plus rapide, mais encore les coordonnait, les fixait à jamais, les cristallisait.

Vite se révéla ce génie natif; vite il laissa voir comment il se spécialiserait. La première fois que l'alerte bambin se trouva devant un échiquier, en présence de joueurs sérieux, une commotion puissante se produisit en lui, la destinée commença son œuvre, si éclatante un moment, et achevée hier, hélas! si lamentablement.

Tandis que les pièces étaient poussées sous son regard déjà scrutateur, tandis que se poursuivait l'une de ces batailles pour lesquelles il saurait bientôt, lui, Carnot en herbe, organiser la victoire, l'enfant avait semblé tomber, un moment, en profonde méditation. Une voix secrète, une voix sibylline lui avait murmuré des paroles mystérieuses, entendues de lui seul. Lui aussi venait d'avoir son apparition qui lui avait présagé de royales destinées; royales, dis-je, car il fut bien le roi, roi incontesté de l'échiquier.

Bientôt le *fat lux* s'était produit, avait été complet pour lui; à douze ans, il avait déjà arraché bien des secrets à ce jeu dont il se passionnait.

Un jour, n'ayant même plus l'échiquier en vue, il avait, de mémoire, spontanément, à peine la question posée, résolu un problème d'Echecs, sur lequel tout à l'heure deux joueurs, déjà hors de pair, cependant, avaient vainement exercé, lassé leur intelligence; et cela à portée du petit bonhomme silencieux, observant, riant sous cape, malignement, de leur impuissance et se rendant compte de sa puissance à lui.

Quelque temps après on lui soumettait une partie perdue par le fameux Labourdonnaye, grâce à une faute que celui-ci avait commise au 19me mouvement. Pour éprouver le tacticien en miniature, on reconstitua la même partie et Paul Morphy prit gravement et en toute confiance la place de Labourdonnaye.

Jusqu'au 19me coup exclusivement il joua identiquement comme ce dernier; mais cette fois, il opéra un mouvement autre que celui de son illustre prédécesseur, à la stupéfaction de ceux qui suivaient le petit prodige. Mouvement splendide. Vivat! La faute de Labourdonnaye était réparée, la partie était gagnée.

Oui, à douze ou treize ans Paul Morphy préludait par de tels tours de force, et dans ce jeu redouté, si éprouvant, dont Montaigne, le puissant Montaigne, a écrit: "Je n'aime pas les échecs, parce qu'ils ne sont pas assez un jeu." A douze ou treize ans un écolier, qui était l'élève de lui-même, se rendait maître de ce jeu, de cette science plutôt, où tant de cerveaux se sont inutilement prodigués, usés.

Puis vint ce voyage triomphal que je rappelais tout à l'heure. Une longue série de victoires et d'ovations à ce jeune et prestigieux stratégiste qui allait aussi avoir sa campagne d'Italie; car qui dit échiquier, dit champ de bataille.

Cette odyssée là eût partout de nombreux historiographes. Les prétendants abattus chaque jour au sein du Congrès d'Echecs Américain tenu à New York, le prix victorieusement obtenu là, aux acclamations de tous; les coups de maître multipliés à la table de l'échiquier; les mouvements inattendus et décisifs; les atteintes mortelles préparées de loin; les réputations battues, abattues à Londres, à Liverpool, à Birmingham, à Paris, partout enfin où quelqu'un s'offrait à ses coups; tout un nécrologe, pour ainsi dire, de joueurs imprudents, terrassés, anéantis aussitôt qu'entrés en lice; les huit ou dix adversaires auxquels Morphy tenait tête, qu'il vainquait, même les yeux bandés, et au prix d'un effort suprême de mémoire qui reproduisait à ses regards les champs de bataille où il guerroyait encore tenant éloigné; les Loewenthal, les Stanley, les Meek, les Louis Paulsen, les Andersen, les Lichtenheim, les Montgomery, les Thompson, les Hammond, les Harwitz, les St Amand, les La Roche, les Journoud, les Budzinsky, les Leonvain, les Baucher, les Lequesne (Lequesne qui, si mes souvenirs ne me trompent point, exécuta à Paris un fort joli buste de Paul Morphy), tout ce brillant groupe—j'en passe et des meilleurs—réduit au silence; voilà le bulletin de combat. Sans compter ceux qui n'osèrent pas se mesurer avec ce formidable athlète devant lequel les plus forts ne pouvaient tenir.

Quel livre biographique à écrire pour un Louisianais, pour un Créole.

Pour un Créole surtout, car Paul Morphy était l'un des nôtres.

On le pouvait citer comme l'une des preuves éclatantes, vivantes des hautes aptitudes de cette population que taquinent les épingles émoussées de M. Geo. Cable; ce faux-dévot, confit en préjugés, ce petit clerc jouant au docteur; qui coule toute pâte dans le même moule, le même gaufrier; qui décante ses eaux sales chez nous, et se vautre dans un ruisseau pour le plaisir d'éclabousser autrui.

Piètre topographe, il confond l'antichambre avec le salon, et voudrait glisser en contrebande dans celui-ci ce qu'il a rencontré dans celle-là.

Cette population créole, richement partagée, moralement, intellectuellement parlant, a produit, dans des lignes diverses, bien des sujets éminents, dont M. Cable ne semble même pas soupçonner l'existence.

Oui, oui, cela est ainsi, mon bon et chaste M. Cable, je vous le dis en vérité. Poursuivez votre petit commerce, écrivaillez vos petits livres, ouvrez, tenez boutique de calomnies et d'énormités, mais notre modestie ne va pas jusqu'à vous prendre au sérieux.

Oui, cher et heureux collègue, heureux puisque la boutique produit le dollar, et que le dollar est roi; oui, avant de nous décocher vos citations françaises, il vous faut apprendre d'abord ce diable de Français, qui vous gêne et auquel vous infligez la plus douloureuse orthographe qui soit, quand vous vous risquez à nous en servir. Et gardez-en la conviction, malgré votre ton aussi comique qu'il est protecteur, malgré votre ponte littéraire, ou plutôt à cause d'elle, beaucoup de ces Créoles, si mal menés par vous, en intention du moins, beaucoup de ceux-là, M. Cable, vous distancent de bien des encablures, en anglais comme en français; une fois de plus je vous le dis en vérité, mon Révérend.

Là-dessus, au revoir, en attendant que quelque jour je m'occupe de vous plus longuement.

Qu'on me pardonne de m'être arrêté une minute à ces puérilités *grandissimes*; mais tout est dans tout. Peut-être cette incidence trouve-t-elle ici sa place, car l'homme supérieur, le Créole—*old pays or not*—dont je ne puis plus aujourd'hui saluer que la tombe, avait une vive affection pour la Louisiane. Ses insulteurs n'auraient pas fait sa partie.

Par sa famille distinguée, par ses amis, par son entourage d'élite, il en connût la valeur, il l'apprécia.

Plus d'une fois ses épaules ont dû se hausser; il a dû prendre en pitié, comme nous tous, Louisianais, tous l'avons souvent fait, ces premiers venus, ces farceurs d'importation qui se permettent ainsi de parler de nous sur le mode cavalier et sans connaître l'A, B, C de notre être.

J'ai rappelé plus haut les triomphes de Paul Morphy ici, aux Etats-Unis, en Europe; j'ajoute, et cela est un trait distinctif de son talent hors ligne, un trait de race sur lequel il me faut insister, que jamais il ne s'en servit pour battre monnaie. Il avait, par dessus tout, les délicatesses du cœur; il respectait son magnifique talent, et jamais il ne lui demanda des gains qui pourtant, à son début tout au moins, alors qu'il était absolument inconnu, lui eussent été si faciles. C'était un gentilhomme, un aristocrate, si vous le voulez, par l'âme autant que par l'intelligence.

Cette splendide intelligence il l'hérita d'un père qui occupa dignement le siège de la Cour Suprême de la Louisiane: il l'hérita d'une mère qui aurait certainement conquis un nom dans la composition lyrique où l'engagèrent un moment son savoir et son vrai tempérament artistique, mais où, par malheur, elle ne persista point. J'ai eu le plaisir d'être son collaborateur, et à ce titre il m'est permis d'en exprimer ici mon regret.

Hélas! pourquoi ce vaste esprit de Paul Morphy, sous l'effet de je ne sais quelle influence funeste, dissolvante, mortelle, de je ne sais quel chagrin—car le chagrin profond, immense, était là assurément—pourquoi, dis je, cet esprit a-t-il eu tout à coup et trop précocement son coucher de soleil?.....

Je l'avais déjà connu enfant; j'avais suivi avec bonheur sa marche dans la vie. Aussi me sentais je navré quand, ces dernières années, je le rencontrais, seul, mélancolique, vieilli, ne reconnaissant plus ses amis, même les meilleurs, marchant encore et encore par l'une de nos Avenues les plus fréquentées, le sourire amer, le front pâli, ravagé par une douleur muette, la plus dévorante de toutes.

Et parfois ce regard assombri reprenait des clartés et des fiertés aussi; une vision du passé sans doute; il songeait peut-être à ce qu'il avait été et son œil rallumé semblait alors chercher quelque chose..... Quoi?

Et à ce spectacle une pensée m'obsédait souvent. Quand viennent ces lamentables défaillances du cerveau, il reste presque toujours en nous une partie saine, et celle-là ne regarde-t-elle pas l'autre souffrir, flétrir, mourir? N'assistons-nous point alors au naufrage de nous-même? N'y a-t-il pas en nous un être vivant, conscient, qui traîne un autre être inconscient, un mort? Quelle torture, s'il est vrai que cette dualité existe.

Tout jeune, je l'ai écrit, l'échiquier s'était emparé de lui, pour ainsi parler, était devenu son amour, sa passion conquérante, et voilà que, plus avancé dans la vie, mais en pleine force d'âge encore, il avait, par un étrange retour des choses d'ici-bas, pris en horreur ces Echecs, son culte d'autrefois, le culte des années heureuses, radieuses. Voilà qu'il paralysait fuir de lui même; voilà qu'après tant de rayons, les ténèbres s'amassaient en lui. Souvent, et comme pour s'en dégager, Paul Morphy entrait dans une Eglise, s'approchait des douces clartés de l'autel et écoutait la parole du prédication. Un refuge pour cette belle intelligence malade, s'éteignant.

Après tant et tant de tortures morales, le destin lui devait une fin calme, douce. Il l'a eue du moins.

Il est mort subitement, foudroyé par une congestion cérébrale. C'est le dénouement fréquent pour ces esprits dévorés comme lui, dont la tête a longtemps travaillé, pensé, dont le cœur a été usé.

Paix à celui qui n'est plus, et qui fut l'un des orgueils de son pays, la Louisiane.

L. PLAGUIN CANONGE.

CONSULAT DE FRANCE.

Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans.

Sur ma demande, la Direction de l'Exposition Universelle a bien voulu consentir à prendre 50 abonnements de six mois à l'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans et 50 au "Messager Franco-Américain" de New-York.

Les deux journaux seront servis aux adresses qui suivent, afin de répandre dans le public Français tous les renseignements de nature à faire apprécier au gouvernement de la République, ainsi qu'à nos industriels, l'importance et le but de l'Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans.

Liste des destinataires.

MM. les Présidents des Chambres de Commerce de Paris, le Havre, Rouen, Nantes, Bordeaux, Marseille, Cette, Lyon, St. Etienne, Roubaix, Cavarre, Lille Reims Epernay, Louviers, Arras, Bayonne, Besançon Brest, Caen, Cherbourg, Clermont Ferrand, Cognac, Dieppe, Dijon, Dunkerque, Elbeuf, Limoges, Montpellier La Rochelle, nedan, Toulouse, Perigueux, Alger, Constantine, Philippeville.

MM. les Rédacteurs en chef des journaux de Paris—Le XIXe Siècle, l'Economie Français, La France, Le National, Le Pays, Le Petit Journal, Le Siècle, Le Soir, Le Voltaire, Le Journal des Chambres de Commerce, Le Gaulois.

N B.—L'Abeille a été mise déjà avec Le Journal des Débats, Le Figaro, La Gazette de France, La Liberté, La République Française et Le Temps.

MM. les Rédacteurs en chef des journaux des Départements—La Gazette du Midi, Le Sémaphore, L'Echo de la Charente, La Gironde, La Guyenne, Le Courrier de la Gironde, Le Courrier de Lyon, Le Progrès, Le Salut Public, Le Petit Lyonnais, Le Périgord, Le Journal de Rouen, Le Phare de la Loire, L'Union Bretonne.

MM Clavery—Directeur des Consulats au Département des Affaires Etrangères.

Bidot—Directeur Politique aux Affaires Etrangères.

Renard—Chef du bureau des renseignements commerciaux au Ministère du Commerce.

A. Pereon—Président de la Chambre des Exportateurs de Paris.

Demoulins—Membre du Conseil Municipal de Paris.

Jobbé Duval—Membre du Conseil Municipal de Paris.

Cissangaran—Sénateur.

Cordier—Sénateur.

	Député.
Paul Bert	"
Henri Chavoir	"
Clemenceau	"
Max Flappel	"
Tony Revillon	"
Rouvier	"
Bérard de Soubeyran	"
Soulier	"
Wilson	"
Félix Faure	Député, Sous Secrétaire d'Etat des Colonies.

A. Cambert, Comte A. d'Abzac, Jacques Meyer, Clémieux, A. Pascal, Charles Dal Danon, Général Victor Malgnan, De Molinari, Commandant Courejolles.

La Nouvelle-Orléans, le 11 juillet 1884.

Le Consul Général,
Commissaire de la République Française,
Vicomte PAUL D'ABZAC.

MILNEBURG.—Ce soir un charmant programme au Théâtre de Milneburg qui ne désemplit pas. Succès vogue sécontinue et qu'elle aille grandissant; le public village l'a assez longtemps attendue. Il mérite un dédommagement.

WEST END.—Aujourd'hui en Matinée *La Mascotte*, et ce soir *La Fille de Mme Angot*, deux représentations qui vaudront au chemin de fer un frêt élégant et considérable.

PAVILION PARANTA.—Allez voir prendre Alger au Pavillon. La pièce est intéressante; drame attachant et riches costumes.

Du Eminent Dr H. H. Hopson, de Memphis, Tenn.

J'ai fait usage de **Celden's Liquid Beef Tonic** dans bien des cas de phthisie et de débilité générale, et j'ai trouvé excellente comme nourriture saine, tonique et stimulant. (N'se pressez pas d'autres des pharmaciens.)

La France, depuis cinquante ans, a subi quatre épidémies de choléra.

La première, partie de l'Inde, après avoir ravagé l'Europe, fit son apparition en France, par Calais, en 1832, et fit à Paris 18,400 victimes.

La seconde fois, le fléau, parti également des Indes, entra de nouveau par Calais. Paris lui paya un tribut de 16,165 morts. C'est l'épidémie de 1849.

La troisième épidémie de choléra nous vint des provinces baltiques, où il était resté à l'état latent. Il fit son entrée en France en 1853, et ravagea Paris durant quatorze mois, y causant 9219 décès.

La quatrième, enfin, a eu deux périodes en France. Venu de la Mecque, le choléra entra chez nous en 1865, par Marseille, d'où il sauta presque directement à Paris; cette première période y fit 6000 victimes. Quelques mois après, un second réveil du fléau, que l'on croyait disparu, emporta encore plus le 7000 personnes, et quelques cas isolés se montrèrent ensuite jusqu'en 1867.

Depuis l'invention des armes à feu portatives, c'est-à-dire depuis les dernières années du XVe siècle, il est une partie de ces armes qui n'a jamais été l'objet d'aucune innovation; nous voulons parler des détentes, et par extension, des gâchettes de sûreté. Et cependant, c'est dans les détentes que réside le principal danger des armes à feu, sans compter que les détentes nuisent évidemment à la justesse et à la rapidité du tir.

Supprimer tout danger dans les armes à feu portatives, dans les fusils de chasse, donner à ces armes un tir plus rapide et plus précis, en utilisant le pouce jusqu'alors inutile, et en employant les quatre doigts à maintenir l'arme, tel est, le but que s'était proposé, en France, M. le marquis de Licques, et qu'il a atteint.

Le système de Licques consiste dans la suppression des détentes, et, par conséquent, du poulet de sûreté, pour toutes les armes de chasse, de tir et de guerre, et dans leur remplacement par des tiges perpendiculaires mises en mouvement sous la pression du pouce. Ces tiges ne dépassant pas le bois de l'arme, et abritées derrière les chiens, ne sont plus susceptibles d'être accrochées aux branches, aux vêtements et aux filets du carnier par les chasseurs; on peut leur donner, au gré des amateurs, une douceur de départ telle, qu'elle équivaut à la double détente.

La suppression des détentes et du poulet de sous-garde entraîne, en outre deux autres avantages: diminution du poids de l'arme et simplification dans le démontage.

S'adresser, pour tous renseignements à l'inventeur, M. le marquis de Licques à Beauvais (Oise).

Nous lisons, dans le *Herald*, de New-York:

Le Dr. Koch, président de la Commission allemande du choléra, prétend que l'épidémie, ayant son foyer à Toulon, attendra l'Allemagne et se propagera "partout." Ceci intéresse particulièrement l'Europe, vu que le "partout" du Dr. Koch signifie apparemment les différents points de l'ancien continent. Peut-être, même en cela, se trompe-t-il. Les médecins français n'ont pas autant de confiance dans les connaissances du Dr. Koch sur le choléra que les Allemands, et il y a lieu de croire qu'ils ont raison. L'été dernier, le choléra sévissait dans la partie orientale de la Méditerranée, et cet été, il a fait son apparition dans la partie occidentale. Si telle est la moyenne de vitesse avec laquelle il se propage, il est probable que cette année il ne montrera point partout.

Pour expulser le principe contagieux des vêtement et du linge, désinfectez avec "Glent's Sulphuhos."

"Pike l'ocasche Drops" guéris sont en une minutesp."nz

Un fait assez curieux, dit un journal de Paris, vient de se passer dans le monde littéraire.

L'inventaire de la succession de M. Edouard Dentu, l'éditeur, est terminé.

Entre autres choses, il y avait à inventorier deux millions de volumes et 18 et à peu près 20,000 autographes. Les bibelots rares ne manquaient pas non plus.

Parmi ces objets rares s'est trouvée une tête de mort, soigneusement serrée dans un étui de velours, et cette tête ne serait autre que celle du grand Armand Duplessis, cardinal de Richelieu!

On sait que le terrible ministre de Louis XIII fut enterré dans la chapelle de la Sorbonne.

En 1848, à la suite d'une émeute, le tombeau de l'homme rouge fut violé et les restes un peu dispersés. Un membre de la Constituante, M. Armez, recueillit la tête, et, par la suite, la donna à M. Edouard Dentu, l'éditeur du Palais-Royal.

Voilà comment il se fait que cette relique historique a figuré dans un inventaire.

On croit, du reste, que la tête du cardinal va être rapportée à la chapelle de la Sorbonne.

Décédée hier, à 5 heures du soir, à l'âge de 57 ans, Mme CHARLES H. MERRITT, née LOUISE DUFFOUR. Les amis et connaissances de la famille ainsi que ceux de ses fils Adolphe, William et George Hansmann, sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui à 10 heures du matin, de sa dernière résidence No 194 rue Esplanade.

MESSE FUNEBRE.

Une messe funèbre sera célébrée LUNDI prochain, 14 juillet 1884, à l'église Ste. Thérèse, coin des rues Camp et Erato, à 7 heures du matin, pour le repos de l'âme de feue MARIE DU BARRY. Les amis et connaissances des familles J. Duberry et G. Bebbès sont priés d'y assister.

10juil—4t

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste

Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, reçus de maisons de premier ordre.

Sherries de Duff, Gordon & Cie, de Pedro Domecq, etc.

Portes de Sandemas & Co, Offley, Cramp & Forrester.

Champagnes de toutes marques en renom.

Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.

Vins de Californie de toutes sortes.

Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

Société d'Assistance Mutuelle de St-Maurice.

Casernes et Versailles.

Liste officielle des numéros sortis au tirage des Bons de la Société, le dimanche 6 juillet 1884.

Les Bons gagnants seront payables à partir du 14 courant sur présents les au Trésorier de la Société, N. A. Lucas, No. 23 rue Lesseps, les intérêts sur ces Bons cessent à compter de la même date.

Numéros gagnants au tirage du 6 juillet 1884:

173	215	131	164	155	119
76	128	25	191	42	40
47	134	211	113	158	184
53	94	140	125	132	205
15	157	42	124	129	174
73	107	172	6	99	
65	98	130	79	36	
123	116	201	110	78	
50	220	55	193	114	
219	166	195	60	120	

Le Comité:

P. D. BEGHERE, Chairman.
A. J. CLAVERIE,
F. COIS CAUDAU,
PIERRE POYAU.
BENUNEZ,
A. J. PADRON,
JEAN PEREIGNE,
12juillet—3t

Soumissions pour fer forgé.